

## B. Bednarski, Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité

François Ouellet

Volume 23, numéro 3, hiver 1991

Jacques Ferron : en exotopie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500949ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500949ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, F. (1991). B. Bednarski, Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité. *Études littéraires*, 23(3), 123–126. <https://doi.org/10.7202/500949ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Bednarski, Betty**, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, préface de Jean-Marcel Paquette, Toronto, Éditions du GREF (Traduire, écrire, lire, n° 3), 1989, 155 p.

■ L'ouvrage que vient de publier Betty Bednarski pourrait bien être l'un des livres formateurs d'une nouvelle critique, tant dans sa forme que par les voies critiques qu'il ouvre. Certes, c'est un livre sur Ferron, sur qui l'auteure prend appui pour mieux sonder l'acte de lecture et l'acte d'écriture, et opérer, en fin de parcours, un retour à soi : c'est dans la complicité littéraire que s'est engagé le dialogue entre Betty Bednarski et Jacques Ferron. En cela, la démarche théorique de l'auteure, traductrice de Ferron, est aussi une création : « *Autour de Ferron* est l'histoire de mon interaction avec une littérature et avec une œuvre en particulier. Le "je" y est pleinement assumé » (p. 7).

Le livre de Betty Bednarski constitue à l'origine une thèse. Il s'agit, en marge des traductions qu'elle a livrées de l'œuvre de Ferron, d'un « commentaire » théorique et critique sur son travail. L'essai, préfacé par Jean-Marcel Paquette, s'est mérité le prix Gabrielle-Roy 1990. Précisons aussi l'importance qu'a jouée pour l'auteure, dans l'élaboration de ses réflexions, l'*Esthétique de la création verbale* de Bakhtine (traduite en 1984 par T. Todorov), qui la guide dans son trajet critique.

L'ensemble du livre de Betty Bednarski repose sur un élément de base à partir duquel

seront formulées les réflexions, attitudes ou pistes privilégiées : la lecture.

La première partie de l'essai propose en effet « trois lectures de la littérature québécoise ». La lecture-traduction, lecture médiatrice, oblige infailliblement à faire un choix lexical, à préciser une idée, et, dans la mesure surtout où elle entrevoit les possibilités multiples d'un texte et incite le traducteur à un questionnement qui dépasse le seul texte traduit pour solliciter l'œuvre entière, elle peut déboucher, au-delà de la théorie, sur une écriture essentiellement critique, voire pédagogique. Betty Bednarski indique notamment comment l'entreprise de traduction peut rejoindre les préoccupations d'une critique narratologique (le conflit des voix narratives, l'émergence du sujet parlant dans une œuvre, etc.) ou socio-thématique (la recherche d'une autonomie littéraire dans le contexte d'une langue minoritaire, etc.). Ce chapitre est concis, dit beaucoup de la traduction, davantage comme approche de texte que comme pratique. L'auteure propose un contrat de lecture dans un idéal de rapprochement des lectures présentées.

La seconde partie de l'essai (« Réflexions sur l'altérité à partir d'une lecture de quelques mots anglais dans un texte français ») est donc

plus proprement critique, aux confins de la traduction et de l'interprétation : l'œuvre de Ferron servira de corpus à une approche multiple de l'instigation littéraire. Après avoir noté que les mots anglais chez Ferron ne constituent pas de véritables anglicismes (*cuiquelounche*, *ouonnedeurfoules*, etc.), et qu'en outre, ils s'inscrivent dans un contexte où le français est en position de force, Betty Bednarski voit dans l'écriture ferronienne une *appropriation* de l'anglais par le français. La notion d'appropriation, controversée en traduction, est au centre de la réflexion théorique. On comprend la difficulté qu'elle sous-tend : comment traduire cette appropriation-victoire de l'écriture sans la trahir? Comment convertir une langue qui interpelle la langue même de la traduction? Les complications que soulève la problématique instruisent ici une véritable discussion.

Mais il y a plus que les mots anglais. On le sait, les personnages anglais chez Ferron jouent un rôle éminemment critique, et sont constitutifs d'un discours particulier qui mène aussi à une appropriation. Pensons à Frank-Anacharcis Scot « enquébecquoisé » par la putain de la rue Saint-Vallier. Betty Bednarski étudie ainsi les types d'appropriation que commandent l'écriture et la cohérence de la démarche créatrice de Ferron. Dans *la Nuit*, par exemple, François Ménard a perdu son âme que détient Frank Archibald Campbell (la subordination du Québécois dans le prolongement d'une action historique), qu'il empoisonnera pour répliquer à l'agression ennemie dans une reconquête de soi. L'assimilation de l'Anglais est manifeste.

On connaît d'ailleurs le parcours de ce personnage anglais central de l'œuvre de Ferron, qui, pour atteindre à l'identification, sera conduit depuis *la Nuit*, en passant par *la Charrette*, jusqu'au *Ciel de Québec* où, devenu François, il est choisi par Ferron pour narrer les derniers événements du roman. Betty Bednarski croit trouver dans ce cas précis la complicité politique que recherchait Ferron.

Car il arrive que l'Anglais, ayant subi une action, devienne, par un renversement des rapports, lui-même actif. Soumis, le temps que dure l'enquébecquoisement, à une autorité québécoise, il soumettra à son tour la réalité québécoise à la sienne. L'idéal pour Ferron semble être alors une collaboration de type politique, et il tentera à plusieurs reprises d'associer l'Anglais à la lutte nationaliste (p. 70).

Cette collaboration, *le Ciel de Québec* la porte à son summum, avant que Ferron, à la suite des événements d'Octobre, ne « congédie » son personnage. Ce n'est pas le moindre mérite de Betty Bednarski que d'opérer un suivi diachronique de l'œuvre de Ferron. Et c'est en montrant les fonctions respectives des divers personnages anglais (outre Frank Archibald Campbell, surtout E. Smith des *Grands Soleils* et A. Higgitt des *Roses sauvages*) que l'auteure témoigne de l'importance de l'œuvre de Ferron comme « anti-*Deux-solitudes* ».

Cela dit, on aura compris que c'est ce que Betty Bednarski nomme, d'après Bakhtine, la « notion d'altérité », qui apparaît être le principe discursif de l'œuvre, son fondement même. Il ne s'agit pas tant d'action sur l'autre (l'appropriation) que d'*interaction*.

C'est dans le rapport phénoménologique d'une conscience avec le monde que Betty Bednarski explicite Ferron. On sait le discours autour du « je » que tient Ferron dans *Du fond de mon arrière-cuisine*. Ceci notamment, que cite Betty Bednarski :

Quand je parle ou j'écris, je ne dispose que d'un seul acteur. Ce visage nu, il se nomme JE, mais il s'affuble aussi de personnages, savoir le TU, le IL, le NOUS, le VOUS, le ILS. Cela me confirme dans ma solitude tout en témoignant de mon besoin d'en sortir. Je reste unique et pourtant je me multiplie pour me rendre compte de la diversité du monde. Je n'y parviendrai jamais (p. 84-85).

Aussi Betty Bednarski expose-t-elle une « théorie du moi » de Ferron, suivant les relations qu'entretient l'auteur avec ses personnages, ou qu'entreprennent les personnages entre eux, qui définit une gamme des « altérités subjectives ». Par exemple, *la Charrette* saisit l'expérience de la mort en tant que phénomène grammatical : en passant du « je » au « il », le narrateur avoue la nécessité d'une conscience extérieure qui puisse valider sa mort; de sujet regardant à sujet regardé, le narrateur sera entrepris par l'altérité, en l'occurrence Marguerite qui, devenue la figure dominante de la fin du récit, assure sa survie. Betty Bednarski suit ainsi les différentes formes d'altérité articulées dans l'œuvre de Ferron.

C'est aussi dans l'optique de l'altérité, dans l'enjeu d'une solidarité, que le thème du pays intéresse l'auteure. Elle considère le pays comme l'altérité dernière à laquelle conduit « une série d'altérités emboîtées les unes dans les autres », et rappelle que la reconquête de soi doit coïncider « avec la reprise politique du pays » (p. 98).

Ainsi dans *la Nuit*. C'est à cet égard que l'interdépendance du moi et du pays va aussi de pair, au-delà de l'existence de l'individu, avec la concrétisation de l'œuvre. C'est pourquoi, après la crise de 70, l'altérité s'élabore en d'autres formes et l'œuvre s'épuise peu à peu. « Sans la grâce du pays, le moi et l'autre seront désolidarisés. Plus la désolidarisation sera marquée, plus la fiction sera difficile, le récit comme tel aussi » (p. 99). Et Betty Bednarski de s'interroger : « La lecture ne serait-elle pas, à la fin, le seul rapport qui ne s'avère pas miné? » (P. 102.) Nous y sommes revenus.

Dans cet essai sur Ferron, c'est aussi la traduction comme complicité de l'œuvre à traduire, la traduction comme co-créativité que donne à envisager Betty Bednarski. *Autour de Ferron*, l'auteure ramène ses réflexions qui « tourment et retournent » (p. 3) à sa préoccupation première qu'est la traduction. Et c'est encore à partir de sa lecture de Ferron (pour l'essentiel dans *les Roses sauvages*) qu'elle se fait fort de dégager, dans des pages brillantes, une conception de l'acte de lire qui affirmerait la relation étroite entre la vie et l'œuvre, un idéal de lecture selon Ferron. C'est cette interaction œuvre-vie que Betty Bednarski aborde plus en profondeur dans un dernier texte, en anglais (« Rereading Jacques Ferron »). Ce sont les pages les plus personnelles du livre, très audacieuses, vraiment belles. En se plaçant du point de vue du traducteur, Betty Bednarski lit, en deça de l'œuvre, l'auteur, mieux : l'homme. « [...] life itself is being read, with the same interpretative skills that are normally applied to literature » (p. 136).

Le projet que forme la lecture intégrante de Betty Bednarski est évidemment très ambitieux, ne serait-ce d'abord que par les applications (« que je devine plutôt que je ne les précise », p. 35) de ce champ de lectures diverses qui tiendrait compte de la lecture-traduction. C'est en effet au carrefour des lectures que Betty Bednarski entrevoit la possibilité d'interactions aptes à stimuler et éventuellement à réorienter « les créativités littéraires contemporaines ».

Liée matériellement à la langue et au texte, la traduction ne pourrait que se sentir solidaire des diverses formes du structuralisme qui, redevables à la linguistique, orientent la critique vers une conception matérialiste du texte. Et cette critique se sentirait à son tour solidaire et curieuse de la traduction elle-même, de ses processus et de ses mécanismes (p. 36).

C'est là une éventualité intéressante. Pour l'heure, le travail de Betty Bednarski me paraît échapper à toute caractérisation *methodologique*; je veux croire en effet, dans cette part intuitive de sa création, surtout à un « style d'interprétation ». C'est sans doute à cette condition que l'essai se fait œuvre de création critique.

Et mieux que cela, abolition de la frontière entre critique et création.

Bien sûr, je ne saurais trop insister sur l'originalité de *Autour de Ferron*. S'il s'agit tout d'abord d'un regard réflexif et rétrospectif sur une quinzaine d'années de traduction, Betty Bednarski a pertinemment su établir des liens qui dépassent le cadre restreint de l'argumentation proprement théorique, dans une « réflexion en spirale » à la façon de laquelle Schleiermacher formulait le cercle herméneutique. Il faut savoir gré à Betty Bednarski de cette construction synthétisante d'un point de vue — qu'il porte sur l'acte de traduire même ou qu'il soit critique — qu'elle érige progressivement en affirmation, puis en confirmation. Le texte y gagne en limpidité et le lecteur en bénéfice.

Je signale enfin ce grand mérite du livre de Betty Bednarski, qui est d'étoffer la notion éminemment actuelle de l'altérité, tout en rappelant singulièrement que tout acte de critique appelle avant tout un acte de lecture.

*François Ouellet*  
Université de Paris IV